materialisme-dialectique.com



*Études générales de l'Histoire du monde,*
*depuis la sortie de la Nature effectuée par l'humanité,*
*jusqu'à son retour en son sein, sous la forme sociale,*
*par le Communisme.*

# La religion comme psychologie neutralisante de l'humanité sortie de la Nature

## L'origine de la religion comme neutralisation du système embarqué défaillant de l'être humain en proie à des tourments psychologiques

Même si l'hypothèse qu'un être humain ait « deux cerveaux » est erronée, elle met en perspective les principes de l'instabilité de l'action d'un être humain. En effet, il est facile de voir que même si une personne a d'intenses problèmes psychiques, psychologiques, psychiatriques... elle est capable, à différents degrés, de continuer à mener sa vie. Cela veut nécessairement dire qu'il y a un secteur protégé des défaillances : c'est le système embarqué permettant de gérer les choses en général, permettant de manger, boire, socialiser, acheter des vêtements, utiliser son téléphone, etc. Et l'autre secteur, le second cerveau possiblement, consiste en toutes les liaisons immédiates avec la vie quotidienne du point de vue le plus personnel ; c'est cet aspect qui déraille.

Cependant, et là est le piège, si ce second aspect déraille, c'est que le premier n'est pas capable de l'encadrer de manière adéquate, de valoriser adéquatement ce qui doit l'être, de fournir les orientations adéquates. C'est là où intervient la religion. Chaque religion suit, en effet, le même principe : il faut neutraliser le système embarqué. On croit souvent que la religion est un dogme qui veut façonner les gens, établir un système embarqué. Ce n'est pas vrai ; si c'était le cas, les religions seraient toujours rentrées en conflit direct avec les institutions politiques. Elles n'auraient pas été non plus en mesure de se maintenir sur le long terme.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu une tendance en ce sens, ni que des factions religieuses n'ont pas tenté de le faire. Toutefois, ce n'est pas la base de la religion, dont la nature et la fonction est de neutraliser le système embarqué afin de « calmer » les gens sinon en train de dérailler. C'est la raison pour laquelle la religion apparaît dans des moments de crise ; elle forme le support mental dans une phase de transformation.

Les grands fondateurs de religion, Moïse, Zarathoustra, Bouddha, Lao Tseu, Jésus, Mahomet, Quetzalcoatl, Nanak... sont des psychologues, qui ont donc tous la même approche : il y a deux pôles, un positif et un négatif, et il faut trouver un moyen de naviguer avec un calme relatif entre ces deux pôles. Naturellement, chaque grand prophète affirme qu'un pôle est à suivre et l'autre à rejeter, mais tout leur discours consiste à dire que ce n'est pas possible, *que seule une infime minorité y parvient,* et que pour tous les autres, il y a des moyens techniques pour s'y retrouver.

La preuve de cela, c'est que jamais les religions n'ont voulu précipiter l'ensemble des masses au niveau maximum de leurs propres valeurs. Elles ont toujours considéré que les masses ne pouvaient pas y arriver, qu'il fallait un clergé pour les épauler ou les encadrer dans leur démarche. Les religions n'ont jamais proposé un modèle idéal, car elles l'ont toujours placé comme horizon inaccessible, et là est le grand paradoxe historique qui révèle le fond de la démarche.

Vu ainsi, on comprend bien mieux l'Inquisition. Celle-ci, lors de son développement en Espagne, ne visait pas les pratiques non conformes. Elles visaient les populations juive et musulmane converties, en raison de leurs habitudes et de leurs mentalités risquant de modifier tendanciellement les pratiques traditionnelles du catholicisme. Et ce n'est pas l'Église qui a porté l'Inquisition, mais la monarchie espagnole. Le souci n'était pas de maintenir un carcan religieux comme idéologie, mais de maintenir une neutralisation la plus stricte des masses.

Car là est le but de la religion, au sens strict. La religion met du baume au cœur, les grands prophètes sont des psychologues qui tentent de calmer les gens. Ils ont senti la profondeur immense de la question, sans la comprendre : seul le matérialisme dialectique permet de saisir scientifiquement que l'être humain est un animal profondément traumatisé d'être sorti de la Nature. Il doit y retourner, c'est ce qu'on appelle le Communisme. Les grands prophètes, même sans voir cela, « tapent » psychologiquement à ce niveau, dans la mesure où ils sont le fruit d'une recherche sur la joie et la peine, le bien-être et la souffrance, deux pôles que l'esprit en développement de l'animal humain a découverts à travers un grand traumatisme, ne sachant pas de quoi il s'agit.

Les religions sont ainsi différentes, non pas seulement en raison de leurs différents parcours historiques, mais également en fonction de là où elles mettent l'accent dans la psychologie. Certains viseront la répétition de rites pour donner des repères au quotidien, d'autres des sacrifices pour marquer les esprits. Certaines prôneront la méditation et le détachement, d'autres une forme d'engagement et d'identification. Mais toutes sont l'expression historique transitoire d'une humanité transitoire : il n'y avait pas de religion avant la sortie de la Nature, il n'y en aura pas après le retour en son sein.

## La psychologie dans son rapport à la législation : Dieu comme support idéologique

La neutralisation qu'effectue la religion se produit lors d'un moment de crise historique ; elle empêche l'implosion de l'esprit humain, alors qu'on passe d'une situation générale à une autre. Se produit alors une contradiction : celle entre la mentalité neutralisée que prône la religion d'un côté, les modifications juridiques et politiques de l'autre. La religion apparaît toujours à mi-chemin entre moral et politique, justement.

Cela provient du fait que ce n'est pas la religion qui provoque la crise historique, mais la crise historique qui produit la religion.

Autrement dit, la religion dérive du changement des mentalités et accompagne comme pansement le passage brutal d'une étape à une autre. Pour bien le comprendre, on peut se tourner vers les fameux dix commandements. Ils ont une dimension juridique, naturellement. Cependant, leur caractère moral est évident et ce d'autant plus si on prend en compte le caractère barbare de l'époque précédente, que justement les commandements rejettent.

Il s'agit d'inverser la compréhension des commandements, pour bien les comprendre : ce n'est pas Dieu qui donne les commandements, ce sont les commandements qui donnent Dieu. Dieu devient le support de ces commandements. C'est la raison pour laquelle leur présentation contient également de nombreuses formulations relevant de l'accompagnement psychologique. On a systématiquement le thème de la parole, de la terre remise mais à la condition d'obéir à la voix. On lit ainsi dans la Bible :

> 4 Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte et la façon dont je vous ai portés sur des ailes d'aigle et amenés vers moi.
> 5 Maintenant, si vous écoutez ma voix et si vous gardez mon alliance, vous m'appartiendrez personnellement parmi tous les peuples, car toute la terre m'appartient.
> 6 Vous serez pour moi un royaume de prêtres et une nation sainte.' Voilà les paroles que tu diras aux Israélites.
> 7 Moïse vint appeler les anciens du peuple et leur exposa toutes ces paroles, comme l'Eternel le lui avait ordonné.
> 8 Le peuple tout entier répondit : « Nous ferons tout ce que l'Eternel a dit. » Moïse rapporta les paroles du peuple à l'Eternel (…).
> 25 Moïse descendit vers le peuple et lui parla.
>
> (20) Alors Dieu prononça toutes ces paroles :
> 2 « Je suis l'Eternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir d'Égypte, de la maison d'esclavage (…).
> 12 Honore ton père et ta mère afin de vivre longtemps dans le pays que l'Eternel, ton Dieu, te donne.

Un passage du Livre de Jérémie est emblématique de cette liaison entre le droit et la psychologie, dans un souci d'unité et de neutralisation.

> Car voici l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël après ces jours-là, dit l'Éternel : Je mettrai ma Torah au-dedans d'eux, et je l'écrirai dans leur cœur ; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple.

Si on considère que la crise historique produit la religion et non l'inverse, on voit très bien comment Dieu apparaît ici comme le dérivé d'une situation juridico-morale nouvelle. C'est un support idéologique, mais certainement pas abstrait : cela joue sur le plan des mentalités, dans ce qu'il y a de plus en plus concret. La religion vient légitimer la législation, tout en étant elle-même ce droit.

Dialectiquement, cette situation où tout se mélange est due à une profonde arriération de la conscience humaine, dont le cerveau distingue mal ce qui est personnel de ce qui relève des principes généraux. L'idéologie dominante est un système embarqué assez instable de par le matériau humain ; les êtres humains n'ont guère de recul sur leurs mentalités.

## Les flammes de l'enfer du Coran : une allégorie de la dépression

Quand on lit le Coran, on ne peut qu'être marqué de l'omniprésence des flammes de l'enfer. La Géhenne, les flammes, le brasier, la flamme ardente… sont incontournables lorsqu'on lit les versets écrits à La Mecque. Ceux écrits à Médine, par la suite, abordent le thème de la communauté constituée et sont davantage d'esprit juridique. C'est que Mahomet pose d'abord la psychologie, et ensuite la juridiction. Cette dernière, ce n'est en fait pas lui qui la pose ; il l'accompagne dans le cadre d'une crise historique. Il joue, par ailleurs, lui-même un immense rôle dans cette crise, catalysant le besoin historique des Arabes d'une unification au moyen d'un féodalisme constitué par en haut.

Que nous dit le thème des flammes, de l'enfer… qu'on trouve dans le Coran, du point de vue du matérialisme dialectique ? C'est simple : il suffit de se tourner vers l'être humain sorti de la Nature. On a affaire à un animal découvrant son propre esprit, caisse de résonance des joies et des peines, du bonheur et du malheur, de l'épanouissement et de la souffrance. On comprend alors le moteur dialectique du paradis et de l'enfer dans le Coran.

Lorsque Mahomet parle des flammes qui dévorent, il ne désigne pas le monde après la mort si on se comporte de manière erronée. Il retranscrit la dépression inévitable pour qui sort des rails de la vie telle qu'elle est alors possible. Bien sûr, Mahomet transpose cela dans un autre monde, car il ne comprend pas de manière matérialiste les enjeux de la conscience humaine. Toutefois, de par la dignité du réel, il constate la dialectique qui y est à l'œuvre. Il oppose donc le bien au mal et, Dieu étant la vérité, celui qui bascule du mauvais côté est obligé d'être rongé, de tomber en déliquescence, de s'effondrer mentalement.

Voici ce qu'on lit dans la sourate *La caverne* :

> Et dis : « La vérité émane de votre Seigneur. Quiconque le veut, qu'il croie, quiconque le veut qu'il mécroie. Nous avons préparé pour les injustes un Feu dont les flammes les cernent. Et s'ils implorent à boire on les abreuvera d'une eau comme du métal fondu brûlant les visages. Quelle mauvaise boisson et quelle détestable demeure ! »

C'est une mauvaise demeure pour l'esprit que de nier la vérité, et Dieu est le support de la compréhension de cette vérité. Il faut bien se rappeler ici que les religions ne disent jamais qu'il faut absolument suivre les règles divines, même si formellement elles le font. Elles considèrent que le peuple est incapable et qu'il lui faut un clergé, afin de l'encadrer. Aussi, on doit comprendre ici qu'on tend au paradis, ou qu'on tend à l'enfer ; c'est une tendance, propre à l'esprit. Le but de la religion est d'aider à aller dans un sens, plutôt qu'un autre.

Et s'il y a ce risque d'aller dans un mauvais sens, c'est parce que l'esprit humain est ébranlé par une crise historique. La religion vient se greffer alors sur les consciences, pour épauler le processus d'acceptation de la nouvelle période. Elle le fait en opposant le paradis et l'enfer, présentés comme concernant l'après-vie, mais résonnant dans les esprits comme une question immédiate, liée à la vie quotidienne.

La peur de l'enfer et l'espoir du paradis ne sont jamais dans les masses une réflexion consciente relevant de la théologie ; c'est une polarisation dialectique qui fait immédiatement écho à la vie quotidienne, en raison des conditions de vie difficiles, du manque de développement des forces productives. Ce sont d'ailleurs ces masses, dans cette situation, qui produisent la religion. C'est le sens exact de ce que veut dire Karl Marx dans la *Critique de la philosophie du droit de Hegel.*

> « Le fondement de la critique irréligieuse est : c'est l'homme qui fait la religion, ce n'est pas la religion qui fait l'homme. Certes, la religion est la conscience de soi et le sentiment de soi qu'a l'homme qui ne s'est pas encore trouvé lui-même, ou bien s'est déjà reperdu.
>
> Mais l'homme, ce n'est pas un être abstrait blotti quelque part hors du monde. L'homme, c'est le monde de l'homme, l'État, la société. Cet État, cette société produisent la religion, conscience inversée du monde, parce qu'ils sont eux-mêmes un monde à l'envers. La religion est la théorie générale de ce monde, sa somme encyclopédique, sa logique sous forme populaire, son point d'honneur spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément solennel, sa consolation et sa justification universelles. Elle est la réalisation fantastique de l'être humain, parce que l'être humain ne possède pas de vraie réalité. Lutter contre la religion c'est donc indirectement lutter contre ce monde-là, dont la religion est l'arôme spirituel.
>
> La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple. L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence que formule son bonheur réel. Exiger qu'il renonce aux illusions sur sa situation c'est exiger qu'il renonce à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc en

> germe la critique de cette vallée de larmes dont la religion est l'auréole. »

## Heureux les simples d'esprit

Un des propos rapportés du Christ est le suivant :

> Heureux les simples d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient.

Que voulait dire Jésus ? Il parle, en fait, des arriérés mentaux et il considère qu'ils ont de la chance, car ils ne connaissent pas l'affrontement entre la joie et la peine, l'euphorie et la dépression, le « bien » et le « mal » qui caractérise l'être humain comme animal sorti de la Nature et traumatisé par l'émergence de son esprit, et des échos qui s'y produisent. Ils sont préservés du déchirement intérieur qui se produit dans l'esprit.

En ce sens, ils anticipent le monde futur où il n'y aura plus cette déchirure, et ce monde futur est un écho du monde ancien, d'Adam et Ève, qui date d'avant la déchirure, d'avant la « connaissance du bien et du mal ». Jésus reflète ici sa profonde compréhension de la psychologie humaine et il exprime résolument une conception primitive du communisme. Pour lui, il s'agit d'éteindre le feu qui déchire l'esprit, par cette opposition entre la joie et la peine, le bonheur et le malheur.

Car son approche révèle son propre fondement lorsqu'on voit qu'il ne dit pas que c'est le bonheur qui va triompher, mais une sorte de neutralisation absolue, où il n'y a plus lieu d'opposer le bonheur et le malheur. Bien sûr, à la fin, Dieu gagne et le diable perd. Mais la victoire de Dieu annule l'existence du diable et son opposition ; il y a donc « extinction » des contradictions (et non pas dépassement).

Une parabole du Christ, ici racontée par Luc, est tout à fait exemplaire de cette question de la neutralisation comme reconstitution de la personne. Jésus est un médecin des esprits, tout le Nouveau Testament raconte d'ailleurs ses guérisons de gens « paralysés », possédés, aveugles. Le Christ n'est, en fait, pas le sauveur, mais le grand annulateur.

> 11 Il dit encore : « Un homme avait deux fils.
> 12 Le plus jeune dit à son père : « Mon père, donne-moi la part de l'héritage qui doit me revenir. » Le père leur partagea alors ses biens.
> 13 Peu de jours après, le plus jeune fils ramassa tout et partit pour un pays éloigné, où il gaspilla sa fortune en vivant dans la débauche.
> 14 Alors qu'il avait tout dépensé, une importante famine survint dans ce pays et il commença à se trouver dans le besoin.
> 15 Il alla se mettre au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses champs garder les porcs.
> 16 Il aurait bien voulu se nourrir des caroubes que mangeaient les porcs, mais personne ne lui en donnait.
> 17 Il se mit à réfléchir et se dit : « Combien d'ouvriers chez mon père ont du pain en abondance et moi, ici, je meurs de faim !
> 18 Je vais retourner vers mon père et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi
> 19 je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes ouvriers.
> 20 Il se leva et alla vers son père. Alors qu'il était encore loin, son père le vit et fut rempli de compassion, il courut se jeter à son cou et l'embrassa.
> 21 Le fils lui dit : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. »
> 22 Mais le père dit à ses serviteurs : « Apportez [vite] le plus beau vêtement et mettez-le-lui ; passez-lui un anneau au doigt et mettez-lui des sandales aux pieds.
> 23 Amenez le veau qu'on a engraissé et tuez-le ! Mangeons et réjouissons-nous,
> 24 car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé. » Et ils commencèrent à faire la fête.
> 25 Or le fils aîné était dans les champs. Lorsqu'il revint et approcha de la maison, il entendit la musique et les danses.
> 26 Il appela un des serviteurs et lui demanda ce qui se passait.
> 27 Le serviteur lui dit : « Ton frère est de retour et ton père a tué le veau engraissé parce qu'il l'a retrouvé en bonne santé. »
> 28 Le fils aîné se mit en colère et il ne voulait pas entrer. Son père sortit le supplier d'entrer,
> 29 mais il répondit à son père : « Voilà tant d'années que je suis à ton service sans jamais désobéir à tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour que je fasse la fête avec mes amis.
> 30 Mais quand ton fils est arrivé, celui qui a mangé tes biens avec des prostituées, pour lui tu as tué le veau engraissé ! »
> 31 « Mon enfant, lui dit le père, tu es toujours avec moi et tout ce que j'ai est à toi,
> 32 mais il fallait bien faire la fête et nous réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé. »

On ressuscite quand on se retrouve ; la dialectique du paradis et de l'enfer ne se situent pas après la mort, mais dans la vie elle-même, au sein de l'esprit humain tourmenté par sa sortie de la Nature.

## La voie moyenne du Bouddha

Dans son premier sermon, le Bouddha s'adresse à ses deux compagnons. Il leur dit que leur refus de la réalité est l'équivalent de son acceptation complète. Il oppose à cette démarche celle de la « voie moyenne ».

> Ô moines ! Il y a deux voies extrêmes qu'il convient d'éviter. Quelles sont-elles ? La première voie extrême à éviter est kāmasukhallikā nuyoga ; c'est la voie de la délectation des plaisirs sensoriels. C'est la recherche du bonheur dans le plaisir des sens, l'effort pour obtenir les bénéfices matériels et sensuels. Cette voie est vile. Seuls les êtres qui vivent au sein de la société, les puthujana s'y adonnent. Les ariyā ne s'y adonnent pas. Cette voie n'offre pas le moindre bénéfice.
>
> La seconde voie extrême à éviter est attakilamathā nuyoga ; c'est la voie de toutes pratiques destinées à persécuter son corps, à le priver, à l'épuiser, à le mortifier. C'est la recherche de la pauvreté, c'est la misère du corps et du mental, c'est le rejet de tout bien matériel. Cette voie est tout aussi mauvaise ; elle conduit à la souffrance. Les ariyā ne s'y adonnent pas. Cette voie n'offre pas le moindre bénéfice.
>
> Ô moines ! Évitez ces deux voies extrêmes. Adoptez seulement la voie moyenne. En évitant ces deux extrêmes, moi, Bouddha, ai développé la sagesse en pratiquant la voie moyenne (la voie modérée). J'ai découvert les quatre nobles vérités grâce à la mise en pratique de la voie moyenne. Seule, cette pratique est en mesure de faire surgir la sagesse.

Quelles sont les quatre nobles vérités ? Il y a, déjà, l'insatisfaction. Le Bouddha dit qu'accorder un intérêt à la réalité provoque un attachement, qui devient souffrance.

> La naissance est souffrance, la vieillesse est souffrance, la maladie est souffrance, la mort est souffrance, être uni à ce que l'on n'aime pas est souffrance, être séparé de ce que l'on aime est souffrance, ne pas obtenir ce que l'on désire est aussi souffrance. En résumé, les cinq agrégats d'attachement [à savoir la matière, la sensation, la perception, les formations mentales et la conscience] sont aussi souffrance.

La deuxième vérité est la soif : la soif d'exister, de devenir. La troisième est la négation de la soif : c'est l'extinction. La quatrième vérité est le « chemin » qui mène à la suppression de la souffrance, par la vision juste, la pensée juste, la parole juste, l'action juste, les moyens d'existence justes, l'effort juste, l'attention juste, la concentration juste.

Le caractère dialectique de cette lecture du Bouddha saute aux yeux. La soif a comme opposé l'extinction, la souffrance a comme opposé le « chemin ». Cela veut dire, d'une part, que la joie est un aspect secondaire de la vie, par rapport à la souffrance, et d'autre part, qu'il y a un combat permanent de l'esprit contre les attaques contre lui. Cela indique très clairement que, comme dans toutes les autres religions, le bouddhisme cherche à neutraliser l'esprit. Il ne propose pas une victoire, il propose l'annulation, la neutralisation.

De ce fait, le Bouddha appelle à devenir un renonçant : il faut renoncer à tout, ne s'attacher à rien. L'esprit doit être totalement indépendant de ce qui se passe autour de lui. On ne dépasse pas les problèmes : on les évite, on se met en situation de les nier. C'est ce qui amène le succès des religions, dans la mesure où elles justifient l'indifférence, tout en proposant inversement un niveau minimum de « compassion » et d'empathie. Les religions condensent ici la possibilité historique du rapport entre le communisme et l'égoïsme, avec un univers divin auquel fait face un croyant isolé et pourtant malgré tout « connecté » au reste.

## La vie intense du marginalisé comme moteur transcendant

Toutes les religions ont attiré, à leur naissance, les déclassés. La raison n'est pas simplement sociologique, avec des gens mis de côté trouvant dans une nouvelle religion une communauté. Il s'agit d'une question de vécu. De par leur vécu extrême, les déclassés vivaient intensément la joie et la peine. Si on comprend de manière matérialiste dialectique qui sont vraiment les anges et les démons, alors on peut voir que du point de vue

d'un déclassé, toute aide ne peut provenir que d'un ange, toute agression ne peut venir que d'un démon.

Les sensations sont tellement rendues extrêmes que le moindre acte en rapport avec un déclassé en perdition est considéré par lui comme un soutien ou une déclaration de guerre ; les sentiments du déclassé sont incandescents, alors qu'en mode survie, il brûle littéralement sa force vitale. Cela rejoint le propos de Jésus comme quoi « heureux les simples d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient » ; en effet, il mentionne ensuite le peuple dans sa souffrance et sa joie comme la lumière du monde, c'est-à-dire de notre point de vue comme au nexus de la joie de la souffrance.

D'où le principe de la neutralisation : Dieu n'existant pas en réalité, Jésus est obligé de trouver un lieu où placer son paradis. Ce dernier n'est pas un monde rempli de joie, mais un simple rappel du jardin d'Éden, avec une situation datant d'avant la connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire d'avant le ressenti de la joie et de la peine, et de ce qui va avec. C'est pourquoi si Jésus parle d'allégresse, c'est au sens d'un sentiment de transcendance, d'annulation, de neutralisation. Comme dans toutes les religions, on est heureux d'avoir éteint (en apparence) le feu contradictoire du bien et du mal en soi, d'avoir stoppé la bataille entre la joie et la peine.

Les déclassés, les âmes en peine… de par leur vécu extrême des sensations, sont le public initial de la religion ; mieux, ils sont la religion, ils en sont la substance initiale. Tous les saints qui suivent sont des gens qui tentent de revivre un tel vécu, au moyen de mortifications voulues, là où les déclassés le vivaient initialement sans le vouloir aux marges de la société. C'est le fétichisme du vécu extrême.

> 5 Voyant la foule, Jésus monta sur la montagne ; et, après qu'il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui.
> 2 Puis, ayant ouvert la bouche, il les enseigna, et dit :
> 3 Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux !
> 4 Heureux les affligés, car ils seront consolés !
> 5 Heureux les débonnaires, car ils hériteront la terre !
> 6 Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés !
> 7 Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde !
> 8 Heureux ceux qui ont le coeur pur, car ils verront Dieu !
> 9 Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu !
> 10 Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux !
> 11 Heureux serez-vous, lorsqu'on vous outragera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal, à cause de moi.
> 12 Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans les cieux ; car c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui ont été avant vous.
> 13 Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? Il ne sert plus qu'à être jeté dehors, et foulé aux pieds par les hommes.
> 14 Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée ;
> 15 et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.
> 16 Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.

Les déclassés brûlent intérieurement et c'est en ce sens qu'ils sont une lumière. Les gens au vécu extrême sont particulièrement marquants de par l'intensité de leur existence, qui fait peur mais qu'on voit puissante : on voit leur folie, l'exaltation démesurée de leurs émotions, leurs sentiments déformés, etc. La religion intervient pour transformer en idéologie de la neutralisation cette expérience marquante des êtres humains les plus traumatisés par la sortie de la Nature et connaissant le plus le déchirement intérieur de leur l'esprit.

## Le choix de l'idéologie du bien ou du mal : Martin Luther et le diable, Jean Calvin et le péché

Tout le protestantisme est marqué par la question du diable et c'est tout à fait cohérent, si on comprend que la religion accompagne une crise historique. Si on ne l'admet pas, alors il apparaît comme illogique qu'une religion à prétention

rationaliste et populaire comme le protestantisme se soit précipitée sur ce thème, y accordant une place essentielle. Martin Luther prétend même avoir discuté avec le diable ! Il a notamment raconté un dialogue sur la messe avec le diable. Cela rejoint la question de l'affrontement au sein de la conscience. Lorsque Martin Luther dit que seule la foi sauve, il se place directement sur le plan de l'esprit, car il a compris sans le comprendre que c'est précisément là que se joue la question du paradis et de l'enfer. On lit ainsi dans les fameuses 95 thèses placardées, qui lui sont attribuées :

> 14. L'imperfection de la santé ou de la charité chez le mourant engendre nécessairement une grande crainte — une crainte d'autant plus vive que la charité est moindre.
>
> 15. Cette crainte et cette angoisse suffisent à elles seules (sans parler d'autres facteurs) à constituer la peine du purgatoire, puisqu'elles confinent à l'horreur du désespoir.
>
> 16. L'enfer, le purgatoire et le ciel semblent différer tout comme diffèrent le désespoir, l'état proche du désespoir et la sécurité.

Les termes ici employés relèvent directement de la psychologie et on peut sans souci les rapprocher du bouddhisme tibétain dans le rapport du mourant au cycle des réincarnations. L'esprit serait en mesure d'appréhender la joie et la peine, sous la forme du paradis et de l'enfer ; il aurait un parcours chaotique entre l'un et l'autre, et tout cela, à force d'accumulation à travers des millénaires, a constitué la lecture religieuse de la vie dans le rapport à la mort.

Dans son commentaire sur la Genèse, Martin Luther va jusqu'à parler du Paradis comme de la « sécurité », une sécurité au-delà de la réalité matérielle :

> « Mais que devons-nous penser de ce texte du Nouveau Testament : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis ? Et de 2 Corinthiens 12 : J'ai été enlevé jusqu'au Paradis ? Je n'hésite pas à affirmer, pour mon compte, que ce n'est pas au sens matériel qu'il faut entendre le lieu où Christ se retrouva avec le brigand. Quant à Paul, en effet, la chose est claire car il dit qu'il ignore si ce fut en son corps ou hors de son corps. Je pense donc que, dans un cas comme dans l'autre, on appelle du nom de Paradis la condition dans laquelle Adam se trouvait au Paradis : plénitude de paix, de sécurité et de tous les dons qui se trouvent là où il n'y a pas de péché. […] Ainsi, Paradis doit être en quelque sorte compris au sens allégorique, de même encore que l'Écriture, en parlant du sein d'Abraham, ne désigne pas le manteau, mais allégoriquement, dans la foi, la vie qui est dans les âmes défuntes. Elles sont en paix, en effet, et elles se reposent, attendant en ce repos la vie et la gloire à venir. »

Il faut se souvenir aussi que pour Martin Luther, le diable est une réalité, avec le pape qui œuvre à démolir la vraie religion. Il y a une réelle dynamique dans le rapport à l'enfer et à son débordement pratique visant à nous tromper. Il est facile de voir comment s'expose ouvertement une dialectique de la bonne action et de la mauvaise action, de la vraie conscience et de la fausse conscience, car c'est précisément le rôle du diable que de « tromper ». Voici ce que dit à ce sujet, de manière on ne peut plus claire sur le plan du choix idéologique à effectuer dans son esprit, Jean Calvin dans le Livre 2 de l'*Institution de la religion chrétienne* (dans un français modernisé).

> « Je pense que nous avons suffisamment prouvé que l'être humain est tellement prisonnier sous le joug du péché qu'il est incapable, par sa propre nature, de désirer le bien dans sa volonté ou de le mettre en pratique. De plus, nous avons établi la distinction entre la contrainte et la nécessité : il en ressort que lorsque l'homme pèche par nécessité, il ne cesse pas pour autant de pécher de sa propre volonté.
>
> Mais puisque, lorsqu'il est mis sous la domination du diable, il semble être guidé par la volonté de celui-ci plutôt que par la sienne, il reste à expliquer comment cela se produit. Ensuite, il faut résoudre une question souvent débattue : doit-on attribuer un rôle à Dieu dans les mauvaises actions, alors que l'Écriture laisse entendre que son action y est présente d'une certaine manière ?
>
> Concernant le premier point, saint Augustin compare parfois la volonté humaine à un cheval, qui se dirige selon le bon vouloir de celui qui le monte. D'autre part, il compare Dieu et le diable à des cavaliers. Si Dieu occupe la place dans la volonté de l'homme, tel un bon cavalier expérimenté, il le conduit avec mesure : il l'encourage s'il est trop lent, il le retient s'il est trop fougueux, et s'il s'emporte trop, il le réprime, corrige sa rébellion et le ramène dans le droit chemin.
>
> Au contraire, si le diable a gagné la place, comme un mauvais cavalier brutal et écervelé, il l'égare à travers les champs, la fait tomber dans des fosses, la fait trébucher et dévaler les vallées, l'habituant à la rébellion et à la désobéissance.

> Cette comparaison nous suffira pour le moment, puisque nous n'en avons pas de meilleure.
>
> Dire que la volonté de l'homme naturel est soumise à l'autorité du diable pour être guidée par lui ne signifie pas du tout qu'elle est contrainte par la force et malgré elle à obéir, comme on forcerait un esclave à accomplir une tâche qu'il refuse.
>
> Nous voulons plutôt dire qu'étant trompée par les ruses du diable, elle se soumet nécessairement à ce qui lui plaît, tout en le faisant sans contrainte extérieure.
>
> En effet, ceux à qui notre Seigneur ne fait pas la grâce de les guider par son Esprit sont abandonnés à Satan pour être menés par lui.
>
> C'est pourquoi saint Paul dit que le dieu de ce monde (qui est le diable) a aveuglé l'intelligence des incroyants afin qu'ils ne voient pas la lumière de l'Évangile (2 Corinthiens 4:4). Et ailleurs, il dit qu'il règne en tous les injustes et les désobéissants (Éphésiens 2:2).
>
> L'aveuglement des méchants et tous les méfaits qui en découlent sont donc appelés les œuvres du diable. Pourtant, il ne faut pas en chercher la cause en dehors de leur propre volonté : c'est là que réside la racine du mal et le fondement du règne du diable, c'est-à-dire le péché. »

## L'ordre dans le désordre, le désordre dans l'ordre

La religion intervient à un moment de crise ; de là vient son discours messianique, apocalyptique, exténué et euphorique, plein d'élan et désespéré, son usage des paraboles et ses messages énigmatiques. C'est là la source d'un discours visant à instaurer une nouvelle idéologie dans le système embarqué des êtres humains. Et ce qui rend valide, valable la religion, c'est sa capacité à mettre de l'ordre dans le désordre.

Cependant, la religion n'étant pas une science et prenant, en raison de la faiblesse historique, la place du matérialisme dialectique dans la période de sortie de l'humanité de la Nature, elle est une construction artificielle et par là même elle apporte du désordre dans l'ordre. Toutes les religions sont marquées par des replâtrages permanents, des adaptations et de prétendus retours aux sources, des scissions et des affrontements entre factions, des conflits d'interprétation et des luttes individuelles.

La religion vient combler un manque, en permanence ; elle correspond à une psychologie neutralisante de l'humanité sortie de la Nature. De là vient qu'elle est toujours sur la brèche et que la religion, qui prétend être toujours la même, a toujours connu des modifications, quelle qu'elle soit. Ni le judaïsme ni l'hindouisme, qui prétendent être millénaires, n'ont de continuité absolue des rites et de la vision du monde. Il y a eu des changements profonds, qui sont inhérents à la nature et à la fonction de la religion pour l'humanité.

Les religions ou les restes de religion se maintiendront donc de manière relative jusqu'au Communisme ; la figure de Dieu est l'opposé de la Nature et ce n'est que lorsque celle-ci sera reconnue et rejointe que le besoin et l'expression de religion s'effaceront, s'éteindront. La religion rejoint ici l'État, qui aura la même mort ; plus précisément, la religion relève de l'État et l'État de la religion. On a, au fond, la même réalité substantielle de construction historique secondaire, comme « superstructure » (bien qu'il n'y ait pas de « structure » pour autant), sur la réalité.

La religion est donc une source de conservatisme, car elle neutralise ; le procédé de neutralisation implique toutefois l'action des masses et, ici, dans une certaine mesure, cela peut se retourner en son contraire. Néanmoins, la dimension populaire des religions, si elle a une immense valeur culturelle, est sans intérêt voire contre-révolutionnaire si l'on prend comme aspect celui de l'État, dans le cadre du progrès historique de l'humanité dans le cadre de la marche vers le Communisme.

La religion ne peut pas être une alliée du processus révolutionnaire ; seul le sentiment religieux des masses peut l'être. Son contenu n'est cependant pas religieux au sens strict et se fonder sur la religion pour l'aborder est une capitulation du point de vue du Communisme. La religion est

une expression tourmentée, déformée, du besoin de communisme : en ce sens, elle exprime l'intuition du développement inégal de l'humanité dans son rapport à la Nature. Mais dès qu'elle prend un caractère politique, la religion correspond à un anti-Communisme, un anti-matérialisme dialectique, au sens le plus strict : c'est une anti-thèse historique.

Pour l'évaluer adéquatement, il faut toujours se tourner ici vers la dialectique de l'ordre et du désordre, en fonction du contexte et des besoins historiques qui en découlent.

## L'échelle de Jacob

Prenons un exemple concret, afin de constater comment opère le principe de neutralisation, et voir si cela fonctionne, dans quelle mesure cela fonctionne. Voici un passage très connu de la Genèse, où il est parlé d'une échelle. Jacob s'est enfui pour échapper à la colère de son frère jumeau, Ésaü.

> 10 Jacob partit de Beer Schéba, et s'en alla à Charan.
>
> 11 Il arriva dans un lieu où il passa la nuit; car le soleil était couché. Il y prit une pierre, dont il fit son chevet, et il se coucha dans ce lieu-là.
>
> 12 Il eut un songe. Et voici, une échelle était appuyée sur la terre, et son sommet touchait au ciel. Et voici, les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle.
>
> 13 Et voici, l'Éternel se tenait au-dessus d'elle ; et il dit: Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac. La terre sur laquelle tu es couché, je la donnerai à toi et à ta postérité.
>
> 14 Ta postérité sera comme la poussière de la terre ; tu t'étendras à l'occident et à l'orient, au septentrion et au midi ; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité.
>
> 15 Voici, je suis avec toi, je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai dans ce pays; car je ne t'abandonnerai point, que je n'aie exécuté ce que je te dis.

Avec le principe de neutralisation, on peut interpréter le texte, comme suit. L'échelle ne va pas au ciel, elle amène du monde souterrain, celui de la dépression, à la surface. Les anges sont ceux qui aident à remonter.

C'est la raison pour laquelle il est parlé d'une échelle qui mène au Ciel, ce qui n'a pas de sens si c'est pour se focaliser sur notre monde, où Dieu offre une terre. L'idée derrière, c'est que la terre donnée est celle du calme, apportée par Dieu (pôle positif) pour contrecarrer la dépression (pôle négatif). La religion est la neutralisation, voilà pourquoi les anges montent et descendent (et non descendent et remontent, comme ils le devraient). C'est une indication des anges comme symboles de la guérison.

On a aussi deux autres clefs. La première, c'est que Jacob rêve de cette échelle. Il dort, c'est le territoire de la neutralité ; néanmoins, l'être humain connaît les rêves et les cauchemars. Là, l'échelle qui va au Ciel souligne qu'il s'arrache au principe du cauchemar.

La seconde, c'est que Jacob échappe… à son frère jumeau. Il fuit un autre lui-même. C'est le combat intérieur d'une humanité déchirée par l'affrontement entre la joie et la tristesse, le plaisir et la douleur.

